



Georgio Gigliotti

Georgio Gigliotti était un homme volumineux. On ne savait pas comment il était devenu ainsi et personne ne se posait la question ni ne lui la posait. Il avait atteint les **150 kilos** en même temps que la **cinquantaine**. Ce poids de sumotori associé à sa fine moustache ainsi qu'à sa haute taille le rendait respectable aux yeux de ses contemporains. Lorsqu'il s'extrait de sa Range Rover, le véhicule semblait reprendre vie et, dans un **souffle de gratitude**, gagnait quelques centimètres en hauteur. Depuis longtemps il ne faisait plus l'effort de contenir son estomac. Il lui laissait même une liberté supplémentaire après les repas, l'offrant à la vue et à l'admiration de ses commensaux. Un chapeau d'aventurier disciplinait ses cheveux drus et souvent en bataille : il ne l'enlevait à la sauvette que pour s'éponger le front car le seul effort de marcher ou de manger le faisait énormément transpirer : « **C'est pas des mouchoirs qu'il me faudrait, c'est une serviette éponge et, si**

j'osais, je ferais comme avant en Afrique : ventilation par négrillon... ».

Il n'impressionnait pas seulement par le poids mais aussi par la **faconde**. Conteur intarissable, jovial, inventif, **moitié Pagnol, moitié Raimu**, on ne se lassait ni de ses histoires ni de son accent couleur de soleil. Natif des **Pouilles**, il était tôt parti à l'aventure, avait plusieurs fois fait le tour du monde et, la bonne fortune aidant, avec ce qui restait de ses économies, il avait jeté l'ancre à Toulon dans les années 1980 : « **Ne me**

demandez pas pourquoi Toulon ? Je crois bien que c'est à cause des bateaux de guerre... ». Disposant maintenant d'un stock considérable de terrains, il faisait dans le dilettantisme immobilier et tout le monde le connaissait : « **Evidemment qu'ils me saluent, j'ai tout par**

ici et eux, tout ce qu'ils ont, ils me le doivent ! ». C'était le bon dieu et le diable bras



dessus bras dessous et pour ce qui était des petits arrangements avec les surfaces

constructibles, il était plus efficace que le maire, le notaire et le préfet réunis : **« Vous inquiétez de rien, je les tutoie tous, j'ai pas la casquette, pas besoin des bulletins de vote et la signature de Gigliotti vaut mieux qu'un permis de construire... »**.

Il connaissait toutes les astuces, toutes les roueries du métier. Pas question de mettre en doute l'entregent ni la force que dégageait le personnage : **« Qu'est ce que ça veut dire les zones protégées ? Les zones protégées, c'est pour les zozos, les zozones comme je les appelle, avec Gigliotti, il n'y a pas de protection qui tienne...un agrandissement pour une bricole, un garage, une bicoque de gardien, vous téléphonez, je vous dis combien ça coûte et on règle ça au cul du camion.. »**.

Formidable ce Georgio ! Il aimait le mont Faron pour le Mémorial et la vue magnifique de la rade, du Mourillon à Saint Mandrier. C'était sa promenade favorite et il n'oubliait jamais qu'un 15 août 1964, c'avait failli être la dernière du général De Gaulle. Il était plutôt du genre pacifique et s'il appréciait les canons sur les bateaux de guerre, c'est pour la **raison enfantine** que ça faisait joli. L'atmosphère de la ville lui était nécessaire et, sans les lumières et les bistrotts du port, la vie familiale lui aurait été insupportable.

« La campagne, j'ai acheté quand ça valait pas grand chose, maintenant ils en veulent tous et pas simplement les grossiums, les petits aussi, ils commencent à casser le cochonnet... ». Il appartenait à la confrérie des **costauds** que l'on écoute quand ils parlent. Sa bonne mine donnait un aspect authentique au moindre de ses propos, tout ce qu'il disait sonnait vrai, vécu, frappé au



coin du bon sens et on ne demandait qu'à le croire.

Quand on le blaguait sur ses rondeurs, il défendait fièrement son gros ventre : **« C'est ce que ma femme préfère. Vous pensez bien que c'est pas maintenant que je vais changer de tailleur, il comprendrait pas le malheureux, ça le**

ruinerait et ça ruinerait aussi ma réputation : taille pas mauviette que je lui ai dit la première fois, taille large, faudrait pas qu'un jour je reste coincé dans ton falzar... ». A la maison, c'était pareil, tout était organisé autour de sa corpulence : la chambre, le lit, le fauteuil, les chaises, la douche qui était une pièce entière et pour la cave le service bénéficiait de l'installation d'une sorte de monte charge. **« Je m'en fous de ce qu'on raconte et comme c'est pas un secret, si vous voulez tout savoir sur ma vie privée, j'ai fait pour la lunette des guoguenots la même chose qu'avec mon tailleur, pour mon cul, oui, pour mon gros cul, pour son confort et pour les commodités de la maison j'ai fait faire un moulage. La rigolade pendant les essayages et la tête de ma femme quand je lui ai fait inaugurer mes WC ! C'est d'un moelleux, vous pouvez pas imaginer, si je m' retenais pas, j'y passerais**

des journées entières mais c'est pour moi, uniquement pour moi, les autres, ils tomberaient au fond... ».

Il faisait une chaleur à ne pas mettre un promoteur dehors. Une chaleur de plomb qui anesthésiait le paysage et ses habitants. Dès que l'on quittait la climatisation

des automobiles, les degrés Celsius vous prenaient à la gorge, le peu de vêtements que vous portiez devenait superflu et vous vous



[Cliquez pour agrandir](#)

demandiez où la fraîcheur avait bien pu se réfugier. Nous étions à **La Verdière**, charmant petit village serré autour de son église, avec un château monumental, des rues étroites comme



des fentes, une terrasse ombragée d'énormes platanes avec une vue panoramique, presque

aérienne et un rosé ruisselant de fraîcheur pour trinquer à la beauté, à la luxuriance de cette végétation provençale gorgée d'eau et de soleil. « En ce moment, c'est encore un petit bled pas trop connu, les vieilles maisons qui étaient si belles avec la pierre apparente, elles sont tellement mal crépies et mal entretenues qu'elles sont devenues laides mais attendez que les pinsoutes débarquent, il suffit d'un qui commence, ils en voudront tous, ils vont se battre comme des chiens et ça vaudra le prix de la côte... ».

Il possédait, paraît-il, 4000 hectares et nous n'en désirions qu'un maigre pourcentage. Son domaine était là, en contrebas : Il y avait de tout, du boisé, du plat, de l'accidenté, il y avait même une petite rivière : « pour tous les goûts, pour toutes les bourses, pour les lents ou les rapides à la détente...moi je suis pas pressé, on boit tranquille, on mange un petit morceau, on va voir ça cet après-midi et si vous vous décidez pas tout de suite, on attendra...allez, patron, un dernier pour la route ! ». Il y eut encore un



pittoresque, je vais vous gâter, du lacustre, je

vous emmène chez les grenouilles, du plat comme le dos de ma main, de l'accidenté comme à Tataouine et comme voisins, de temps en temps, des sangliers.. ». Avec lui, la recherche d'un terrain prenait l'allure d'une expédition mais nous supposions que par cette température et, à l'image des safaris africains, l'effort principal serait fourni par la voiture.



Il régla l'addition, ce qui ne le ruina pas et pendant les cafés, se laissa aller sur sa jeunesse aventureuse : « Je savais rien faire quand j'ai quitté la maison, j'étais inconscient des difficultés et je suis parti le cœur léger ». La terre ne lui disait pas grand chose, pas plus à l'aller qu'au retour : « Trop

basse cette putain de terre et le soleil, là haut, un soleil à se la couler douce, à la fraîche, mais sûrement pas à suer sang et eau... ». Le sens du commerce ne lui était pas encore venu mais déjà il était serviable, disponible à tout moment et les menus travaux ne manquaient pas. Les



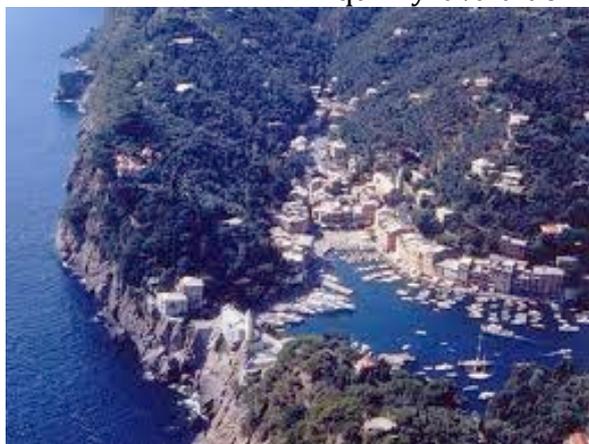
filles trouvaient plutôt gentil ce jeune homme mince comme un fil. « J'ai pris pas loin d'un quintal depuis, j'ai pas fait attention, ça dû me venir en même temps que le compte en banque... ». Il était jeune, insouciant, il découvrait la vie et que, question d'égalité des hommes, il y en avait qui dépassaient un tout petit peu les autres. Il comprit qu'il fallait bouger, que s'il était bon là, il le serait ailleurs, que la **mobilité** était un **signe d'intelligence**.

Il était donc parti, avait vu la mer pour la première fois mais ce n'est qu'après la toscane, en arrivant sur la côte ligure, en ouvrant de grands yeux entre **Santa**



Margherita et Portofino, qu'il comprit ce qu'était l'opulence. Jamais il n'avait vu une telle harmonie entre la nature et l'architecture. C'était un véritable **concentré de beauté** : Du sommet des collines jusqu'à la mer, à travers les jardins et les pinèdes, il voyait ce qu'il n'aurait jamais pu imaginer. Son imagination se mettait surtout en mouvement lorsque sa vue buttait contre de hauts murs ou se perdait au travers de grilles qui protégeaient de longues allées. **La mer, d'un bleu plus profond** que celui du ciel, était couverte de voiles blanches et l'on accédait à des ports privés par des escaliers **taillés dans la roche**. Incrédule, il ne se lassait pas de ce spectacle. C'était répété sur des dizaines de Km et il se disait que l'existence, de ce côté-là de la vie devait **avoir du bon**. Il n'avait pas une âme de spectateur béat et se demanda tout de suite comment faire partie de ce petit monde. Il allait y regarder de plus près et ça ne devrait pas être trop difficile. Il suffisait de se représenter des **nababs** qui signaient des chèques sans même y prêter attention, qui habitaient les **endroits les plus agréables** de la planète en faisant semblant de s'y **morfondre**, qui, au fond, ne faisaient bien que des caprices insensés, dont seuls, profiteraient les plus **malins**. Ces gens-là qui avaient déjà tout souffraient du mal **inguérissable de vouloir le reste**. **Le RESTE C'ÉTAIT SA CHANCE**. **EN** dehors du fait qu'on ne l'avait pas attendu pour l'intendance classique, il se dit que le meilleur poste d'observation devait se trouver dans l'hostellerie et la restauration de luxe. De là, il verrait et on le verrait aussi.

Il avait en tête les histoires qu'on racontait, où **de riches veuves s'offraient les services de jeunes garçons**. Il n'était pas plus bête qu'un autre, plutôt bien fait de sa personne et, l'habileté manuelle s'ajoutant à sa prestance, il trouva assez vite un emploi subalterne dans ce qu'il considérait comme le saint des saints : **un palace**. Ce n'était pas le « Splendido » mais la réputation du « Palazzio » tenait à son restaurant qui, lui, était



vraiment de qualité supérieure. Il y exerça bientôt une fonction définie par son seul uniforme, qui consistait à mener d'une main de fer le menu fretin dévolu à l'accueil et, au milieu du fourmillement du rez de chaussée, à faire régner l'harmonie entre les voituriers, les porteurs de bagages, les grooms et les liftiers. **Il attendait son heure et elle arriva** après quelques années de bons et loyaux services. Il devint ainsi le **majordome-secrétaire-amant occasionnel d'une riche sud américaine** qui aurait presque pu être sa mère et qui ne savait plus comment **dépenser l'argent de ses défunts maris**. Il mit de la fantaisie, de la joie dans sa vie et par moments elle le considérait comme le fils qu'elle avait perdu de son second mariage. Devenu indispensable, il profita de cette situation privilégiée pour organiser sa propre réussite.

C'est ainsi qu'entre Palm Springs, Portofino et le Cap d'Antibes, il était devenu un jeune et pourtant vieil habitué de la Côte d'Azur. Curieux comme une fouine, il ne s'était pas contenté de la bande côtière et avait fourré son nez à l'intérieur. Il avait découvert le Haut Var et ses canyons miniatures comparés à ceux du Colorado. Sur le chemin du Verdon il avait aussi découvert bien d'autres choses, des sortes de **pépites, des m² de terrain qui vaudraient de l'or et l'or en bouteilles** qui se dissimulait dans **les oliviers**. Il n'était pas sourcier mais il sentait qu'il y avait de l'eau là-dessous « **Elle est pas folle l'eau par ici, si elle se montre, elle se meurt, hop ! C'est de la vapeur, alors elle se protège le plus longtemps possible, elle se planque mais elle est là, la garce ! à l'abri, toute fraîche... en Normandie, elle nous tombe dessus, ici, elle est dessous...** ». Sa bienfaitrice avait investi entre **Lorgues,**

Salernes et Tourtour, ce qui, pour elle, représentait une bouchée de pain et il n'était pas demeuré en reste. Il avait ainsi accumulé au cours des ans et lorsqu'il reprit sa liberté, sa vieille et généreuse compagne, en souvenir du

temps qui avait passé trop vite, veilla à ce qu'il ne manquât de rien. Comme il n'avait pas manqué d'y penser lui-même, c'est **doublement** qu'il ne manquait de rien. « **Ah !** » disait il, en parlant de la **Californie** « **Les milliardaires là bas, c'est comme les pauvres ici sauf que c'est le contraire, le business y'a qu'ça de vrai ! Tout le monde veut en croquer, ça fait de l'émulation et quand on a compris la combine...** ». Pour s'amuser, pour voir si ses vieux amis ne l'avaient pas oublié, il avait commencé de leur vendre de l'huile d'olive, pas n'importe laquelle : « **La mienne, uniquement la mienne avec des olives sélectionnées, avant que tout le monde en parle, avant que ce soit la mode...** ». Il profitait de leur séjour dans le midi, leur proposait un parcours touristo-gastronomique dans l'arrière pays et, avec **sa verve**, le tour était joué. Il possédait son propre lieu de production : un ancien moulin où, avec des parois transparentes, il avait mis en scène la première pression à froid, en avait fait un véritable spectacle, doublé d'un commerce lucratif et maintenant le moulin « **Georgio** » était devenu une halte incontournable. Ses bouteilles sombres et d'une forme qui les différençait de toutes les autres, valaient une fortune mais elles étaient superbes et assorties d'un certificat de qualité : « **L'argent, c'est pas un problème, pas pour moi en tous cas, j'ai compris assez vite où il se trouvait et comment le faire sortir des sacs à mains...** ».

Il était devenu amoureux de cette partie du Haut Var parce qu'il s'y sentait proche de tout ce qu'il aimait, la **solitude** des hauts plateaux, la **sauvagerie du Verdon**, la **beauté** des villages, des eaux, des paysages, la proximité de Toulon : « **La rade, ça, pour une rade, c'est une rade et pourtant, j'en ai vu des rades, des qui ont la prétention et qui sont que des radasses mais**



là, c'est tellement tarabiscoté que le mistral, il arrive même pas à trouver l'entrée et moi, quand je monte au Faron, ça me rajeunit, je me croirais à Portofino... ». Il connaissait si bien les coins et recoins de ce qu'il appelait son territoire, qu'il avait l'impression d'en être le propriétaire : « **Je vends pas des surfaces minuscules et je vends cher parce que je ne veux pas vendre à n'importe qui. Ici, c'est pas du terrain que vous achetez, c'est pas le paradis pour plus tard, c'est pas une assurance à la con, c'est le paradis pour tout de suite et c'est moi le bon dieu...** ». Il

ne la jouait pas au marchand de biens un peu dédaigneux qui présente son produit avec un rien de **morgue et beaucoup d'indifférence**. Lui, était plein d'enthousiasme. Il considérait comme un devoir de ne pas brader les trésors de la nature : « **Vous ne connaissez pas encore la Nartuby, du ciel liquide, du grand beau ciel de par ici, quand on se baigne dans cette eau là on se baigne avec les anges, c'est la Polynésie sans se taper 20 heures d'avion, des eaux turquoises, du vert normand, des cascades, c'est Tahiti à domicile et Château Double et Callas et Bargemont, les gorges, la route, c'est du diamant pur, c'est tellement beau, tellement fragile, que ça me fout la chair de poule rien que d'en parler...** ».

Il connaissait son département sur le bout des ongles mais respectait les limites administratives et n'allait pas au delà du lac de **Saint Cassien**.

L'abondance, le jaillissement, la limpidité de l'eau sous le soleil de plomb, le rendait lyrique : « **L'eau, elle arrive de la montagne, en direct des glaciers, c'est de la glace du dessous, de la glace ultra pure, elle parcourt des centaines de Km sous terre et, d'un seul coup, ça sent la menthe, le thym, le romarin, la sarriette,**

elle se goinfre de tous ces parfums et tout ça, pour qui? Pour nous, pour ceux qui connaissent...ah! C'est de l'eau qui sent bon et vous pourriez autant la boire que de vous en parfumer. Je vous jure, par moments, j'ai envie de redevenir une bête sauvage, de me jeter dedans, de faire plouf! avec mon gros ventre... ». Intarissable Georgio! L'Esterel qui marquait la frontière avec les Alpes Maritimes le faisait marrer: « **Ils manquent pas d'air de l'autre côté, ils appellent ça une chaîne, comme si c'était de la vraie montagne, à mon avis, une chaînette et leur mont Vinaigre, tu parles d'une galéjade, ça me donne seulement envie de la sauce à salade, de la vinaigrette...** ».

Sa conversation était drôle. Son monologue plutôt, dès qu'il sentait des oreilles prêtes à l'écouter: « **Les parisiens, au début, ils viennent parce qu'avec la Bretagne et sa mer où il faut un scaphandre pour se baigner, ils en ont soupé! Ils veulent pas revenir comme ils sont partis et avec les gosses qui pleurent. Le soleil ici, ils en ont autant qu'ils veulent et même un peu plus. Nous, le soleil, on s'en méfie plutôt, le chapeau, la chemise, la sieste et on sort quand il se calme...** ». C'était devenu un provençal authentique amoureux de la lumière et de ces mois où il fait mauvais partout sauf en ce pays béni des dieux. Il s'accommodait également du vent d'est, celui qui était

signe de pluie et de mauvais temps: « **La pluie chez nous, c'est pas le crachin breton, c'est de l'eau qui se vaporise en touchant le sol, ça fume de partout, on se croirait au Japon avec une lumière douce, de la brume et des arcs en ciel comme s'il en pleuvait. Cette pluie là, c'est pas pour les parisiens. Aux parisiens, on fourgue le soleil, la crème pour s'allonger dessous et ils sont contents comme des cochons sur des tournebroches...** ». Quand il abandonnait la météo, c'était pour vanter les

produits de la terre. Il n'arrêtait pas de s'émerveiller: « **A Paris, le printemps, il est pas pressé, il se fait même attendre, ici les dernières figues de Solliès sont à peine mangées que les fraises rosissent, les radis radinent, la poivrade leur pousse au cul, ça n'arrête pas et nous sur la côte, c'est pareil, si on s'empêchait pas, on se baignerait toute l'année...** ». Georgio avait raison, la mer refroidissait lentement et, après le cagnard de l'été, ce n'était pas un exploit de faire trempette à Noël.

Il n'était pas né dans ce pays, il l'avait choisi et s'il en parlait avec tant de chaleur, ce n'était pas simplement à cause de la température ni dans son intérêt, mais par un profond sentiment de reconnaissance. Il s'y sentait bien, voulait faire **partager son bonheur** et lorsqu'il trouvait des oreilles attentives, son penchant naturel à la plaisanterie ne laissait jamais passer l'occasion: « **Les docteurs, les pôvres, ici c'est leur tombeau. Je connais pas de survivants, ils ont tous fait faillite. C'est bien fait, ils n'avaient qu'à réfléchir avant: ça se voit tout de suite que c'est pas un pays pour les microbes. Dites**



moi: à quoi ils vont s'accrocher quand le mistral souffle? Et ceux qui résistent, après, avec le soleil qui brûle comme un chalumeau, ils sont grillés sur place. L'air, par ici, c'est pas de l'air qu'en a pas l'air, c'est pas de l'air mou, c'est de l'air distingué,

c'est de l'oxygène pur, les microbes, ça les électrocute, on les entend grésiller. Vous pouvez respirer à pleins poumons, vous avalerez pas une saloperie. Croyez moi, les seuls docteurs qui auraient pu réussir ici, c'est des docteurs pour les microbes, pour soigner les petites bêtes accidentées... ».

Tout le monde connaissait **Georgio**. C'était un habitué des petits villages où sa bonhomie et ses histoires faisaient merveille. Il adorait la

pétanque et le théâtre des jeux de boules dont il tirait en partie sa verve. « **Regardez les tous, ceux qui jouent, ceux qui regardent, ceux qui commentent, ils sont tellement vieux qu'ils ne savent même plus l'âge qu'ils ont, ils s'en foutent d'ailleurs, le temps ici c'est le temps qu'il fait, l'autre, celui qu'ils vont passer dans leurs résidences secondaires, ils sont pas pressés d'y aller...ici, c'est comme ça qu'ils appellent le si joli petit cimetière...** ».

La parole lui était devenue aussi naturelle, nécessaire que la respiration. Il parlait sans vraiment s'en rendre compte et les acheteurs éventuels s'étonnaient souvent de cette capacité toujours renouvelée : « **Vous savez pourquoi ils vivent encore plus vieux qu'au Japon ? C'est parce que leur plus grand effort, c'est de se protéger du soleil, une fois le chapeau mis et l'ombre trouvée, ils n'ont plus rien à réfléchir de toute la journée. Des gens fatigués ici, vous en trouverez pas...** ». Lui, pour le bagou, il était infatigable. Tout lui était motif à dissertation. Avec **ses formules fleuries et une agilité de chat**, il ne s'embarrassait de rien, pas même de sa pesante personne. Il sautait d'un sujet à l'autre avec la même souplesse que lorsqu'il descendait de sa « Range ». La politique ne le concernait pas, il savait à peine le nom de son maire et pas du tout celui de son député : « **Je m'en fous, je n'ai jamais voté, je ne sais même**

pas de quoi ils discutent...Je m'intéresserait peut-être à eux quand ils feront la pluie ou le beau temps... ».

A son âge et avec ce que les années lui avaient apporté, sa philosophie consistait à se contenter de ce qu'il avait : « **Si vous aimez le silence, ici vous serez servi. A part les cigales dans la journée et les grenouilles le soir, rien. Pas de bruit qu'on ne sait pas d'où ça vient, pas de chemin de fer, pas d'avions dans le ciel, ils passent au large, vous ferez comme tout le monde, vous prendrez la bagnole quand vous en aurez marre de la chlorophylle...** ».

Georgio n'arrêtait jamais. C'était une bibliothèque amusante dotée de la parole. Si le prix « **Albert Londres** » de la **tchatche brillante** et bon enfant avait existé, il l'aurait empoché sans coup férir. Nous l'avons écouté tout un après midi. Nous buvions ses paroles autant que les rafraîchissements dont il humectait régulièrement ses cordes vocales. Nous restions dans l'expectative car ses terrains **superbes et imprécis** rendaient le choix d'autant plus difficile. Le soir, après un dernier verre et sans nous reprocher notre indécision, il reprit la route de Toulon et c'est alors qu'il disparaissait que s'incrusta en nous le souvenir de **ce conteur éblouissant. Lundi 23 mai 2011.**
